

LE TEMPS DES MAI HUNA

Irène BELLIER *

Cet article traite des représentations du temps des Mai huna, un groupe tukano occidental de l'Amazonie péruvienne. Le mythe introduit le temps dans l'histoire des Mai huna et le lien qu'il instaure entre dimension temporelle et espace définit les principes de la reproduction de cette société. Si l'ordre temporel grammatical est marqué dans la langue, le concept de temps dont il est ici question est différent : c'est le statut métaphysique de la mort et des relations entre les vivants et les ancêtres qui est en jeu.

El tiempo de los Mai huna

Este artículo trata de las representaciones del tiempo de los Mai huna, un grupo tukano occidental de la selva peruana. El mito introduce el tiempo en la historia de los Mai huna y enlazando dimensión temporal y espacio define las condiciones de la reproducción de esta sociedad. Si el orden temporal gramatical está marcado en el idioma, el concepto del tiempo del que se trata aquí es diferente ; se discute la cuestión metafísica del estatuto de la muerte y de las relaciones entre los vivos y los antepasados.

Time among the Mai Huna

This paper discusses the representations of time among the Mai huna, a Western tukanoan group of the Peruvian Amazon. Myths introduce the concept of time in the history of the Mai huna and the linkage they establish between time and space defines the conditions of reproduction of this society. If the grammatical temporal order is well established in the language, the concept of time herewith discussed is different : it raises the topic of the metaphysical status of death and of the relations between the dead and the living.

A vivre chez les Mai huna, on oublie l'implacable mesure du temps des sociétés occidentales. Le rythme est naturel et contraint moins les hommes qu'il ne les accompagne. Le matin s'il fait beau, *mai miahī*, on se prépare à sortir pour chasser, pêcher, aller au jardin, ou faire les mille autres choses que permet une belle journée. S'il pleut, *okohī*, on se replie autour du feu, on cuisine, on discute, on répare

* CNRS, Paris.

quelques objets, on en fabrique d'autres. La nuit, s'il n'y a pas fête, on se couche tôt, pour rêver au lendemain. Les jours et les nuits de fête, on ne dort pas, on travaille plus dur encore qu'à l'ordinaire, à reproduire symboliquement le monde ; les femmes avec les bières de manioc, ou de *pifuayo*¹, les hommes chantant leurs visions du monde sous *yahe*².

Grâce à la généreuse donation de Bernard Lelong, je pus consacrer l'un de mes séjours chez les Mai huna à l'observation des catégories du temps³. Quelques réflexions mettent en place cette brève analyse de la temporalité mai huna.

Les Mai huna croient en l'éternel retour du temps par la révolution des astres qui les guident et auxquels ils s'identifient. Le terme *mai* unit fondamentalement les êtres humains, *mai huna*, le soleil, *mai mianu*, et la lune, *mai ñami*. Dans la pensée mythique, Soleil est le premier être qui a été conçu comme un enfant authentique *debî*, comme le sont les enfants mai huna aujourd'hui, par un père, Lune, et une mère, *Ñukeo*.

Lune est le père imaginaire de tous les Mai huna. Il déflore les jeunes filles au moment de leur puberté et les rend fécondes pour les hommes. Ceux-ci en portant autrefois son symbole, le grand disque d'oreille blanc au centre noir, se faisaient alors à son image.

Ñukeo est la mère primordiale, la première femme mythique à mettre au monde un enfant par la voie basse qu'utilisent les femmes aujourd'hui. Donneuse de vie, mais aussi dispensatrice de mort, les Mai huna l'honorent tout particulièrement lors des prémices du *pifuayo* qu'ils ne manquent jamais de fêter. Mère du tremblement de terre, *Ñukeo* pourrait en effet, si elle se fâchait, si les hommes cessaient de faire sonner les maracas, englober l'humanité en commençant par les vieillards.

Si l'on songe que les Mai huna se représentent le temps sous les traits de plusieurs grands-pères élevés au rang de chef ou de guide, *da beki bakina hã*, « ceux qui nous conduisent », cela signifie que la mère primordiale pourrait mettre fin au temps, et sceller ainsi la fin des Mai huna. Pour comprendre ceci, il faut revenir au mythe.

Dans la genèse, c'est la mort qui rend l'existence humaine possible et crée simultanément le principe de la succession des générations.

Au temps primordial, la terre et le ciel n'étaient pas séparés et les premiers hommes montaient en chair et en os voir le héros culturel. Ils polluaient le ciel de leurs excréments.

Alors *Maineno* dit à *Guaukoko* de séparer le ciel et la terre, ce qu'il fit avec ses lances. Mais il laissa une liane en forme d'escalier et les hommes continuaient de monter.

Alors il trancha la liane. Le ciel et la terre se confondirent, se retournèrent et se séparèrent.

Où sont les hommes ? ils sont enterrés, aplatis. Que disent-ils ?

Maineno leur envoie une idée et ils se mettent à sortir en ordre clanique. Maintenant, dit *Maineno* vous ne me verrez plus qu'en esprit (*bati*) !

(Version condensée du mythe d'origine des hommes)

Le terme *bati* qu'emploient les Mai huna désigne la part spirituelle de l'être au monde, sorte d'âme qui succède à l'existence physique et terrestre et représente la personne dans l'au-delà, après la mort ou après l'initiation chamanique. La mort est la condition première de la vie sociale. Ainsi le raconte le mythe fondateur du grand rite de prémices du *pifuayo* qui ouvre le cycle annuel et le temps de la

reproduction sociale. Depuis l'origine des temps, date de la séparation des espaces du monde et des états de la personne, les Mai huna invitent leurs ancêtres à venir sur terre leur rendre visite, et goûter la bière de manioc.

La mort ici-bas précède la renaissance sur la terre primordiale, *miña bese*, où les hommes vivent, semble-t-il, comme chez eux bien que les apparences soient parfois trompeuses. Les vivants qui s'égarerent dans l'empyrée par amour pour leurs proches, prennent le cœur pour des braises, confondent manioc et poisson. Car le lieu des morts peut se visiter en esprit, mais il n'est véritablement atteint et compris qu'après avoir franchi « le pont des jambes de *Mai gogo* », après avoir mijoté quelques heures dans la marmite de *Maiguru*, « l'esprit tonnerre », pour renaître et passer le « blanc tronc des âmes ». Dans la maloca du ciel qui est la terre primordiale, la *chicha*⁴ coule à flot. Lorsqu'elle abonde chez les hommes les ancêtres descendent par les poutres de la maison et arrivent les bras chargés du gibier qu'ils ont chassé en passant par la voie lactée. Au bord de la rivière, regardant le temps passer se trouve « le père de la mi-an », *Kūāko*, qui vient sur terre lorsque les rivières sont en crue. Au bord de la rivière, le maître des cérémonies mai huna dépose son offrande de chicha pour la « mère primordiale ».

En dépit des profonds bouleversements sociaux, le système rituel mai huna est tout entier centré sur cette symbolique de la reproduction : au cours de la cérémonie, les échanges imaginaires entre les vivants et les morts, entre les êtres de chair et les êtres de pensée, conditionnent le devenir de la société autant que les échanges très concrets qui lient les hommes et les femmes ; de la bière contre du gibier, rituellement offerts et partagés, et des promesses d'enfants.

Une fois établis le principe de la mort et la communication entre les vivants et les morts, les hommes n'ont plus à se préoccuper que de gérer le passage et ils s'y emploient continûment. La vie n'est ainsi qu'une succession de passages que rythment les astres.

Lune est l'astre majeur qui conduit le changement périodique. Il est l'incarnation du héros culturel, *Maineno*, le créateur de la terre, des hommes, de la nature, de ce qui constitue le monde mai huna. Il est le garant de la société mai huna. Il est responsable de la fécondité des femmes et du principe de maturation. Les phases croissantes de l'astre sont associées aux âges de l'homme, signifiées par le diamètre de leur ornement d'oreille — un disque blanc au centre noir —, ses phases décroissantes annoncent le déclin de l'énergie vitale.

Lorsque « l'astre est encore jeune », *mai čia miñi agi* les femmes voient « la lune verte », elles ont leurs règles. Ce n'est pas une bonne saison pour les semailles ni pour la coupe du bois ; les vers mangent les fruits, les termites rongent le bois. Lorsque se montre le premier croissant, *mai miñhĩ*, « il grandit », le lobe des oreilles des jeunes garçons s'agrandit. C'est le temps des boutures. Au moment du premier quartier, *doe totohi nehĩ*, ce qui signifie « il taille son ailette d'arbre », un petit disque d'oreille remplace la tige de bois. Le nom de l'astre rappelle alors l'épisode du mythe où Maineno se fabrique une femme à partir d'une statuette de bois, dans une racine tabulaire. C'est une femme sur mesure, juste pour le plaisir. Vient la lune gibbeuse, *uetu totahĩ*, « il plante le pilier ». La métaphore qui semble évidente s'appuie sur un autre épisode du mythe où Maineno plante une plume de l'oiseau Pénélope dans le vagin de sa femme, tourne et renifle pour vérifier si un autre ne

l'avait pas touchée. « Quand il sent que Magaro Nao ne l'a pas touchée, il la pénètre ». Il est temps de planter les premiers piliers de la maison. Vient alors la pleine lune, désignée par de multiples expressions aussi révélatrices les unes que les autres : *mai gahōtika*, « notre ornement d'oreille », *mai hōkuagi*, « il forme notre rondeur », *mai huhusaogi*, « l'homme/astre a totalement grandi ». C'est le moment où les hommes dans la fleur de l'âge portent des disques d'une taille maximale, tandis que les femmes sont enceintes et que la végétation s'épanouit. Les phases descendantes sont condensées dans une seule expression *mai doe bogasaohōhi ihatoamaka nehī* « Lune est déjà dépensé (comme le kérosène) et ne fait qu'une petite lueur ». C'est le déclin de l'énergie, la perte du souffle, le rétrécissement du corps, le dessèchement final. L'astre disparaît, *yiha sanu kakagi*, « il est entré à l'intérieur de la terre ». Il y reste quatre jours et refait en sens inverse le trajet précédent. C'est le temps du passage dans l'imaginaire du mythe et dans les rites : temps de réclusion de la jeune fille pubère, temps de repos de la parturiente, temps de la couvade minimale aujourd'hui.

La lune affecte différemment les hommes et les femmes. Si la vie entière d'un homme reflète un seul cycle de Lune, l'apogée étant autour de la cinquantaine, la périodicité de l'astre touche autrement les femmes dont il détermine les menstrues et les grossesses.

Le temps lunaire rythme la nature et les activités des hommes bien plus que le temps solaire si l'on suit la pensée *mai huna*. Le trajet de Lune dans le ciel détermine celui de toutes les autres incarnations du temps et d'abord de son fils Soleil qui le suit, en alternant dans l'esprit des *Mai huna*, avec un troisième astre, « l'esprit de l'eau ». Ce dernier est Orion selon toute vraisemblance.

Le rapport bénéfique ou maléfique de Soleil aux hommes est entièrement gouverné par Lune qui lui enseigne jadis comment il pouvait brûler, pourrir ou embellir. En dehors du mythe, nulle glose sur le soleil. Si son chemin dans le ciel permet d'indiquer l'heure, c'est le geste plus que le verbe qui le précise. La seule expression du temps qui incorpore son nom est *midi*, moment où il est réputé « être collé au milieu », *mai hora sīkire*. Le soleil lie le temps à l'espace. Les deux extrémités de son chemin, *mai mīidudu*, « du côté du soleil levant » et *mai tomedudu*, « du côté du soleil couchant » indiquent respectivement l'amont et l'aval d'une topologie imaginaire. L'aval est la direction des Blancs et celle « de la tête de l'eau » où séjourne la mère primordiale. L'amont est la terre des ancêtres et le chemin de la « terre primordiale ».

Le rôle de Soleil s'interprète moins par rapport à Lune qui l'écrase que par rapport à « l'esprit de l'eau » avec qui il est dans un rapport d'égalité et de complémentarité.

Le nom de cette troisième mesure de temps, « esprit de l'eau », *okobati*, incorpore le morphème *bati* qui désigne la part spirituelle de la personne et sa transformation *post mortem*. Les âmes de tous les êtres animés *mai huna* font partie du cosmos en tant qu'étoiles et constellations. Ancêtres des gens et gens primordiaux, les âmes/étoiles sont, comme les *Mai huna* sur terre, fixées dans un territoire qu'elles parcourent. Et elles se déplacent particulièrement les jours de fête.

Okobati et Soleil sont considérés comme des grands-pères. Ils se partagent l'ordre météorologique selon leur inclinaison par rapport à la terre. Grand-père

Soleil règle les lumières et la chaleur, selon qu'il se cache derrière les nuages pour punir les hommes de leur discours mal intentionné (il pourrit), qu'il se redresse après avoir déposé son filet de portage (il brille), ou bien qu'il ramasse son bois à terre (il brûle). Grand-père Eau règle le régime des pluies selon qu'il se penche en avant (c'est l'été) ou qu'il s'incline vers l'arrière parce que les hommes ont parlé trop fort.

Chaque variation climatique résulte de l'action combinée des deux grands-pères : il n'y a pas de sécheresse si la pluie vient trop vite, il n'y a pas de pluie si le soleil n'a pas cessé de ramasser le bois de son jardin. Ces deux conditions déterminent la plupart des activités horticoles mai huna, l'équilibre halieutique et cynégétique. Le duo solidaire des grands-pères, Janus mai huna où la liberté d'action de chaque face conditionne celle de l'autre, est une excellente image pour une économie qui repose sur l'alternance rapide des jours de pluie et d'ensoleillement plus que sur le rythme saisonnier, au sens où les Mai huna entendent la saison.

Le chant de certaines cigales annonce l'arrivée des saisons. Bien qu'elles ne se laissent jamais voir, leur aspect est connu et je n'ai jamais pu savoir si les indications que me donnaient les Mai huna correspondaient à une espèce réelle ou imaginée. Le chant, différent pour chaque espèce, est attendu, entendu et reproduit. Deux cigales divisent l'année en temps majeurs, dits « temps des grands-pères », *ueginu* : la première ouvre l'année, l'autre signale la mi-an. Chaque cigale principale possède un compagnon, lui-même grand-père. Toutes ces cigales grands-pères sont conçues comme des chefs ou des guides, en raison de leur discours annonciateur. Chaque période comprend une succession symétrique de période de pluie, *okonu*, et de non-pluie, *okomanu*. Entre les deux périodes majeures s'insère une petite période de crue des eaux, sous la pression des pluies en amont du Napo et du Putumayo. Ce temps est nommé *kuedakanu*, sans référence à une cigale, comme s'il y avait un décalage entre la réalité climatique et la représentation ancestrale ; décalage qui répondrait à une migration de la région des sources plus encaissées où chantent les cigales, vers l'aval des rivières où les variations du niveau des eaux se font nettement sentir.

La description des mouvements des grands-pères cigales indique très clairement que le temps se mesure dans l'espace, à travers les relations qu'entretiennent les habitants des deux sphères séparées dans le mythe par l'excrétion qui précède la mort.

L'année s'ouvre avec l'arrivée sur terre du grand-père, *Ineyi*, responsable de la croissance et de la maturation des fruits du palmier *Bactris*. C'est une petite cigale, de 7 centimètres de long, qui chante toute la journée, *ine ine ine*. A cette époque, dite *inenu*, le chemin de lune et de soleil est réputé passer au centre de la maison, les Pléiades sont à l'horizon nord-ouest. Ce temps dure de décembre à mai environ. En janvier apparaît le compagnon du premier, *Yimatori*, une cigale noire qui se pose sur les plants fournissant le poison de pêche⁵. Pour les femmes elle chante *yogi yogi yogi*, pour les hommes *togi togi togi*. Cette période est celle de l'abondance des fruits, du gibier bien en chair, de la reproduction des singes, des oiseaux, des mammifères. C'est le temps d'une chasse sélective. Les fêtes de bière se succèdent les unes aux autres, d'une maison à l'autre, sans interruption. Les hommes rendent hommage à la « mère primordiale *Ñukeo* ».

Le temps des crues est annoncé par une cigale qui porte le nom même du héros culturel dans l'épisode mythique du déluge ; *Sari*. Blanche et jaune, elle mesure deux centimètres, et chante *čik čik čik čik čik* ou *saki saki saki saki*. Ce compagnon du grand-père *Kūāko*, est le « père des troncs et du maïs ». Son chemin passe au nord ou au sud du chemin de *Ineyi* et, sous toute réserve, il coïnciderait avec les équinoxes de printemps et d'automne. Cette période de hautes eaux fluviales est relativement sèche, entrecoupée seulement de pluies orageuses. Mais autour de la Saint Jean, une petite vague de froid et de bruine humide pourrait littéralement l'atmosphère. Ressentant la faim et le froid, les Mai huna sont de méchante humeur.

Enfin vient le temps de la mi-an, *kūākonu* ou *ueginu*, temps du troisième grand-père. C'est une cigale de huit centimètres aux ailes bleutées, ressemblant à une flûte verte et bleue qui chante *ī ī ī ī ī* dans les régions des sources. Elle se pose sur les branches effeuillées ce qui signifie clairement pour les Mai huna que le grand-père prépare son essart et qu'il est temps pour eux de planter le maïs. Le chemin de lune se rapproche du centre, la voie lactée est claire, les Pléiades sont à l'est. Ce temps du grand-père est celui de la faim et de la maladie bien qu'un minuscule regain de *pifuayos*, plus aqueux et plus fades que durant leur saison principale, permette de tenir le coup. Au cours du mois d'août souffle en effet un vent violent qui porte *Kūāko* de la terre primordiale ici-bas. Ce vent est responsable d'une maladie particulière, dite « diarrhée et vomissement » dangereuse pour les nourrissons. Les chamanes interviennent très régulièrement pour modérer les influences de ce grand-père. Ce temps qui semble obscur est malgré tout riche d'une chasse facile. Mais aucun rite ne se déroule sous les auspices de *Kūāko*, les fêtes sont rares et ordinaires.

Les deux grands-pères majeurs, *Ineyi* et *Kūāko*, sont des figures alternatives, contrastées et mutuellement dépendantes. Le côté positif de *Ineyi* est contre-balançé par le pôle négatif de *Kūāko*. Ce dernier est revalorisé sur la terre primordiale où le premier n'apparaît pas. Ces deux êtres sont mobiles, circulent d'une terre à l'autre, prennent l'épouse de l'autre qu'ils fécondent dans les espaces qu'elles ne quittent pas, de même que les hommes mai huna quittent leurs maisons pour vivre dans celle de leurs épouses, dans cette société qui privilégie la résidence uxori locale. Les commentaires sur la fécondation mutuelle de ces femmes montrent que le temps est pensé dans la perspective de la reproduction. Chaque grand-père étant responsable de la saison de l'autre, ils garantissent ensemble la succession de générations identiques.

Au sein de cette idée fondamentale de régénération perpétuelle, les Mai huna établissent une forme de chronologie. Le temps du héros culturel, *Maineno bainu hā*, se distingue du temps des hommes, *mai bainu hā*. Dans celui là les divers événements sont ordonnés et relèvent d'une logique différente de celle du mythe d'origine. Source de la vie, *Maineno* est le moteur de l'histoire, il est responsable de l'innovation, il autorise les changements vécus par les hommes. Le temps des hommes est ainsi scellé dans le temps du héros, mais l'histoire des hommes se distingue cependant de celle du héros. Les récits à caractère historique rappellent le souvenir d'actes passés, alors que les mythes de genèse ont une valeur fondatrice et infinie. Dans les récits historiques les noms des protagonistes sont ceux des

ancêtres, les généalogies apparaissent, les événements extérieurs s'ancrent dans l'histoire régionale. Les anecdotes relatées donnent à voir une dimension du social qui n'a pas cette valeur métaphysique que dispense la geste mythique du héros culturel.

Le passé ne peut jamais être absolument révolu pour les Mai huna et le temps des hommes court en principe sans que les personnes soient coupées de leurs origines. Vivantes elles rendent hommage à leurs ancêtres, défuntes elles visitent et conseillent leurs descendants. Les échanges ne doivent pas s'interrompre, et le système rituel permet de renouer constamment les fils d'existences que la mort coupe. Pourtant les vieux savent, et les jeunes mai huna commencent à se rendre compte, que les choses ne sont plus comme avant. Le temps des Blancs a fait son œuvre, sans retour. Cette idée de l'irréversibilité du mouvement temporel n'est pas encore inscrite dans la représentation du temps, si l'ordre temporel est, lui, bien marqué dans la langue. *Nu*, possède le sens de « temps de..., époque, saison » et indique la durée dans le temps abstrait comme dans le temps climatique. Chaque temps est pensé par rapport aux activités que peuvent déployer les hommes en fonction de l'état de la nature. Mais la langue n'établit pas de distinctions morphologiques entre l'expression chronologique et l'expression climatique du temps. L'été est une « période d'ensoleillement », *ĩsinu*, l'hiver est le « temps de la pluie », *okonu*, ce qui exprime plus la réalité du climat qu'une régulière alternance des saisons. Le jour est la « période de lumière », *mianu*, mais la nuit, *ñami*, est conçue comme une révolution, *ñamena* désigne le jour passé, hier. Les jours se comptent en nuits de sommeil, *mai gĩõpe kanisaohõhĩ*, « dans 15 jours » ou « 15 sommes étant faits » et se divisent en périodes estimées de la nuit à la nuit : l'aube, *ćia nea*, encore obscure, le lever du soleil, *mai miihĩ*, l'astre au zénith, *mai hora siikĩre*, l'après midi, *neato*, « vers l'obscurité, avant que l'astre ne tombe, *mai torehĩ*. Les heures diurnes ou nocturnes s'apprécient en suivant le soleil dans le ciel ou en écoutant le chant des crapauds ou des oiseaux. Cette mesure du temps reflète bien l'idée que pour les Mai huna tout part de la nuit, car Lune indique à Soleil le chemin à suivre et non l'inverse. Lune est l'astre civilisateur, celui qui fait venir le jour qui est évidemment essentiel à l'existence sociale.

Au delà de ces représentations, un vocabulaire complet de lexèmes à valeur temporelle ou aspectuelle permet à la langue de ranger les actions dans le temps sans grande profondeur vers le passé ou le futur. Ce qui précède avant-hier, *keñamena*, est « d'avant », *doe*, du temps des origines, et ce qui suit après-demain, *kamañata*, est simplement « après », *hete*.

C'est sans doute cette façon de vivre le temps qui rend le séjour chez les Mai huna inoubliable. Lorsque l'on revient chez eux, s'abolit le temps de l'absence, les gestes que l'on croyait oubliés se retrouvent naturellement, la parole reprend le fil d'une conversation comme si rien ne l'avait interrompu. Lorsque se profile le départ, on entre dans « l'après », autre expérience de l'ordre de l'indicible.

NOTES

1. Fruit du palmier *Bactris Gasipaes* que les femmes transforment en « chicha », sorte de bière peu alcoolisée et fort nutritive.

2. *yahu* en tukano, *ayahuasca* en quechua et péruvien : *Banisteriopsis caapi*. Plante hallucinogène rituellement prise par les hommes.

3. Les Mai huna sont un groupe de trois cents personnes environ, localisées en Amazonie péruvienne, entre les fleuves Napo et Putumayo. Ils appartiennent à la famille linguistique tukano occidentale. Je séjournai parmi eux à quatre reprises entre 1979 et 1985 durant près de trente six mois. Je les remercie ici de m'avoir si longuement accueillie et si bien enseigné à vivre avec eux. Grâce au legs Lelong, j'ai effectué une mission chez les Mai Huna, de juillet à novembre 1985, et deux missions de recherche dans les archives de Madrid, Rome et Séville, en 1984 et 1986.

4. Les Mai huna désignent du mot *chicha* la bière de *pifuayo* et la bière de maïs.

5. *Lonchocarpus Nicou*, ou *barbasco* en langue vernaculaire.